

PRÉFACE

Vous tenez entre vos mains l'aboutissement du projet de fin d'année des étudiant·es du Master 2 Édition de l'Université d'Angers : l'un des quatre textes inédits écrits par Cécile Meynard, professeure de Lettres et autrice, que nous avons édités et que nous vous présentons aujourd'hui. Un projet qui nous a tenus en haleine durant ces cinq mois. En effet, éditer un livre en si peu de temps est un défi et nous sommes ravis·es de l'avoir accompli avec succès.

Bien que réparti·es en différents groupes, nous avons uni nos forces pour créer un projet cohérent et harmonieux. Assez vite, lecture et correction des manuscrits, graphisme et maquettage, élaboration de devis, communication, création d'un site Internet pour la promotion des livres et de la Journée de l'Édition, et organisation de cette dernière, ont rythmé notre quotidien. Accompagné·es de nos professeurs et de professionnels, nous avons mené ce projet à bien, malgré les imprévus, les désaccords et les compromis. Ce projet s'est achevé par une rencontre entre l'autrice et le public, suivie de la vente et la dédicace de ses livres lors de la Journée de l'Édition que nous avons organisée le 29 janvier 2026.

Nous remercions l'ensemble de nos professeurs, et en particulier Paola Grieco, pour leur investissement et leurs précieux conseils. Et merci à vous, lecteurs et lectrices, pour votre soutien. Nous espérons que *Le Diamant noir de Ljubljana* vous plaira autant qu'à nous.

Les étudiants et étudiantes du M2 édition.

AVANT-PROPOS DE L'AUTRICE

Chers lecteurs, chères lectrices,

Pour ce récit, j'avais imaginé une fin tragique. Mais mon amie Carine, grande romantique, ne pouvait s'y résoudre. J'ai donc inventé une fin heureuse. Je vous livre les deux. Libre à vous de choisir celle que vous préférerez !



Ljubljana, 2 novembre 1875

Je m'appelle Nikolaj Alexandre Smirnov, natif de Saint-Petersbourg, et je me souviens comme si c'était hier du jour où je rencontrais pour la première fois mademoiselle de Malivert. C'était il y a exactement douze mois et un jour et ma vie en fut bouleversée de fond en comble. En dépit du tour tragique que mon existence prit suite à cet événement, comment me serait-il possible de le déplorer ? J'avais été invité à une partie de chasse au sanglier dans les forêts de Carinthie par mon ami, le comte de C***, que j'avais rencontré dans un salon à Ljubljana quelques semaines plus tôt, et qui possédait une immense propriété aux alentours du charmant petit bourg de Bled. C'était un jour glacial de vent violent où la tempête menaçait mais aucun des chasseurs n'aurait renoncé à cette sortie qui promettait d'être palpitante. Les piqueurs avaient repéré un mâle énorme, qui avait déjà éventré un de leurs chiens lors de la battue organisée la veille pour l'obliger à se rabattre dans une vallée environnée de montagnes abruptes où la traque serait plus aisée. J'ai encore en mémoire le moindre détail de la scène : un immense champ labouré aux teintes brunâtres, dans lequel la bête galopait, poursuivie par la meute surexcitée ; les aboiements qui fusaient, les odeurs de feuilles pourrissantes et de champignons de l'automne bien avancé, le vent coupant

sur mes pommettes, le nuage de vapeur devant les naseaux de mon cheval, et les couleurs vives des vêtements des chasseurs – culottes blanches et vestes rouges – et surtout des dames qui les accompagnaient, rose tyrien, bleu roi, rose pâle, vert émeraude ou jaune paille. Nous formions incontestablement une élégante compagnie. Mais tout cela fut éclipsé en une seconde quand je la vis paraître, si différente de toute l'assemblée : montée sur un alezan ombrageux qu'elle dominait pourtant sans effort et semblait même au contraire vouloir pousser au plus près des chiens fauves et noirs et de leur proie, comme si elle n'eût pas craint le danger bien réel de la proximité de cette dernière, elle apparut soudainement dans mon champ de vision, semblant sortir de nulle part comme un éclair de feu ardent, et traversa d'un trait notre groupe indécis.

Vêtue d'une casaque amarante sur une ample jupe noire, elle ne montait pas en amazone comme les autres dames mais à califourchon comme un homme, laissant deviner avec la plus grande indifférence de longues jambes fines chaussées de hautes bottes à l'écuyère au milieu d'un bouillonnement de jupons. On eût dit Diane chasseresse en personne. Toutefois je remarquai bien vite que c'était moins la traque en elle-même qui l'emportait dans sa fureur que le plaisir de la vitesse. Son chignon, sous un petit chapeau fort simple dont le seul ornement était une longue plume de faisan rouille striée d'or et



de noir, s'était déroulé sous l'effet du vent en longs anneaux sombres, qui fouettaient ses joues et sa taille fine et souple tandis qu'elle se penchait sur l'encolure de sa monture pour l'encourager à galoper plus vite encore. Nous fûmes tous comme galvanisés par cette vision et nous lançâmes à sa suite dans un véritable tourbillon. Je ne sais qui je poursuivis alors en vérité, de l'intrépide amazone ou de la bête monstrueuse... mais ce fut un moment d'une intensité enivrante que je n'oublierai jamais. Au bout d'une demi-heure toutefois, alors que nos chevaux fumants commençaient à s'épuiser, le vieux solitaire, talonné par nos mâtins, se joua en dix secondes de tous nos plans : il fit soudain volte-face, étripant de ses défenses deux des chiens les plus hargneux et se précipita au sein de la meute qu'il fendit comme une épée avant de se jeter de côté dans les fourrés épineux où aucun cheval ne pouvait le suivre. Je croisai pendant un infime instant le regard rusé de ses petits yeux ensanglantés avant qu'il ne disparaisse, tandis que les veneurs dépités rappelaient les chiens fous de rage. Les chasseurs et leurs compagnes formaient un ensemble confus et désempoigné, piétinant et caracolant en désordre. Quant à l'amazone, j'eus à peine le temps de la voir faire se cabrer sa bête et repartir au galop en direction du château. Je n'avais même pas eu l'occasion de l'approcher, et encore moins d'observer son visage, et c'est horriblement frustré que je m'en retournai

au pas avec l'ensemble de la compagnie qui commentait la course avec une excitation mêlée de déception. J'obtins tout de même du maître de maison, à force de questions insistantes, quelques informations importantes : elle s'appelait Sixtine de Malivert, était issue d'une ancienne famille française et venait d'arriver dans le duché de Carniole à la suite d'une vieille tante dont elle était l'unique héritière et qui cherchait à lui trouver un bon parti. Je brûlais d'en savoir plus mais cette jeune fille semblait quasiment inconnue de la plupart des personnes que j'interrogeai fiévreusement. Je n'espérai donc plus qu'une chose, avec la plus grande intensité : la revoir le soir même lors du bal donné par mon ami en l'honneur de l'anniversaire de sa femme.

Je m'apprêtai donc avec le plus grand soin en vue de cette soirée qui, je le pressentais, bouleverserait ma vie à jamais. J'aurais pu choisir une tenue à la dernière mode de Paris. Je préférerai toutefois jouer la carte de l'exotisme russe, tout en restant sobre. Quand je me regardai dans la glace après que mon valet de pied m'eut aidé à m'habiller, je me dis avec espoir que j'avais fière allure et que j'accrocherais peut-être le regard de cette hautaine et mystérieuse jeune fille. Sans être beau, je savais que je pouvais faire de l'effet sur les femmes avec ma taille svelte bien prise dans ma courte veste bleu foncé à brandebourgs et épaulettes blanches, assortie à la couleur de



mes yeux. Un pantalon blanc à sous-pieds et de délicats escarpins de danse complétaient avantageusement ma tenue. Ma fine moustache et mes longs cheveux blonds soigneusement peignés encadraient un visage un peu anguleux aux hautes pommettes - c'était mon côté slave, qui, je le savais, plaisait tout particulièrement aux jeunes filles et jeunes femmes de la bonne société parisienne ou romaine. À 28 ans, nourri de littérature romantique depuis ma plus tendre enfance, je rêvais de la femme idéale, qui prenait un peu les traits de la Sylphide imaginée par Chateaubriand. Je n'étais donc pas un homme à femmes à proprement parler, mais j'avais déjà eu quelques succès qui, par leur banalité un peu décevante, m'avaient donné l'illusion d'être blasé en matière d'amour. Mais cette sombre amazone, en traversant ce champ labouré comme un trait de feu, m'avait bel et bien obligé à reconsidérer mon état d'esprit. Pour tout dire, j'étais obsédé et tremblais véritablement de ne pas trouver grâce à ses yeux. Croisant dans la glace mon regard devenu presque noir sous l'effet des sentiments violents qui m'animaient, je me sentis comme Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir* – ce roman méconnu d'un certain M. de Stendhal, gros petit monsieur un peu prétentieux mais intéressant, que mon père avait connu à Rome à l'époque où il y menait une ambassade au nom de l'empereur de Russie : bref, comme le héros de ce roman que j'avais dévoré fiévreusement

dans mon adolescence, j'essayai, assez vainement il est vrai, de me convaincre que séduire cette femme n'était qu'une simple bataille à gagner et qu'elle ne méritait donc point tant d'émotion. Lorsque je me présentai dans la salle de bal, brillamment illuminée où s'empressaient déjà la plupart des invités du comte, tous plus beaux et élégants les uns que les autres, ce fut pourtant elle que je repérai instantanément dans la foule. Dissimulé derrière un groupe de joyeux convives, je pus la dévorer des yeux à loisir et constater que son visage charmant répondait en tout point à l'élégance de sa tournure. Très mince et presque même un peu maigre face aux autres jeunes femmes, elle était vêtue d'une simple robe de soie rose pâle très décolletée, bordée de dentelle noire qui mettait en valeur le port altier de sa tête et ses épaules gracieuses, tout en faisant ressortir la pâleur extrême, presque translucide de sa peau. Son seul bijou était un gros diamant noir à son cou, qui, fait étrange, semblait à la fois concentrer la lumière et la restituer. Seules ses pommettes teintées d'une vive rougeur semblaient brûler d'un feu intérieur tandis qu'elle promenait languissamment ses yeux noirs sur la brillante assemblée comme si elle eût été étrangère à la fête. Et de fait, rien ne semblait plus éloigné de ce bal que cet étrange et magnifique oiseau rose et noir qui semblait prêt à s'envoler vers d'autres contrées plus chères à son cœur. Faisant battre gracieusement un somptueux



éventail à hauteur de son visage pour rafraîchir ses joues, ce qui soulevait quelques cheveux noirs échappés à sa haute coiffure tressée, elle hochait poliment la tête aux bons mots que lançait avec animation un grand jeune homme très brun, qui se présenta comme le baron Czenisky, originaire de Hongrie, visiblement désireux de lui plaire. À mon plus grand déplaisir, je me sentis instantanément jaloux de ce bellâtre insignifiant. Il fut heureusement détourné de ses attentions intempestives par un vieillard, sans doute son père, qui souhaitait lui présenter la jeune et sémillante marquise de M*. Celle-ci n'occupa mon esprit que quelques secondes, car je l'avais rencontrée l'été précédent aux eaux de Biarritz - mises à la mode par l'impératrice Eugénie quelques années auparavant. Elle m'avait très vite déçu par la nullité de sa conversation qui se réduisait à de vagues propos sur l'aquarelle, la danse et à des banalités sur *Aida*, le dernier opéra de M. Verdi qu'elle persistait à croire de M. Rossini ; cela m'indisposait d'autant plus que cette œuvre m'avait ému aux larmes quelques années auparavant quand il l'avait donnée à la Scala...

M'emparant de deux coupes de vin de champagne, je pris mon courage à deux mains et m'avançai vers la jeune personne qui avait repris son attitude songeuse, indifférente au mouvement général. Lui tendant une coupe, en essayant de ne pas me laisser désarçonner par son regard plus surpris que